

La Patinoire

Film français de Jean-Philippe Toussaint

CRITIQUE



Si l'on remontait aux origines du cinéma, donc du burlesque, à la recherche du slapstick originel, on découvrirait sûrement, bien avant le lancer de tarte à la crème, la glissade. Et son corollaire, la chute. Chez Buster Keaton, « chantre de l'élan brisé » (1), le désir irréprouvable de s'affranchir des lois de la pesanteur, qui fut peut-être le premier rêve du cinéma, est sans cesse contrarié de la façon la plus cruelle, car la moins prévisible. Il se trouve justement que l'impassible Tom Novembre a de faux airs de Buster Keaton, ce que n'ignorait évidemment pas Jean-Philippe Toussaint lorsqu'il a décidé, pour leur troisième collaboration, d'en faire une sorte de « cameraman sur glace », un metteur en scène ayant l'idée saugrenue d'aller tourner une histoire d'amour dans une patinoire. Il se trouve aussi, naturellement, que la chute est « la » menace qui pèse sur ce « film dans le film », mais aussi sur le film tout court, celui de Toussaint, tant le défi de l'un est aussi celui de l'autre... Le premier plan, un de ces morceaux de bravoure qui mettent en joie, plan-séquence à la grue en forme de clin d'oeil à La Nuit américaine, de Truffaut, est à lui seul une métaphore de la chute. On voit successivement se garer devant la patinoire un camion de cinéma, un autocar lituanien qui décharge sa cargaison de hockeyeurs, une décapotable rouge amenant le metteur en scène et son assistante, et enfin une limousine noire aux portières bloquées, contraignant « la » star américaine du film, en tenue de hockeyeur, à s'en extirper tant bien que mal par une vitre... Tout ça pour ça ? Un mouvement ample, élégant, joyeux, pour une chute comique modeste, retenue, gentiment absurde mais pas vraiment spectaculaire, même si elle trouvera quelques rebondissements désagréables pour l'acteur US malmené tout au long du film. On est prévenu : c'est à ce carburant, pince-sans-rire, tendance humour anglais, que La Patinoire va avancer. Petites chutes, donc, plutôt que gros gadins ; à l'exception de deux accidents foudroyants, et absolument hilarants, qui transforment notre metteur en scène aux allures de Buster Keaton en von Stroheim à minerve, et son chef opérateur en inquiétant vampire batave. Le reste relève plutôt de la poésie des contrastes : la raideur saccadée du metteur en scène contre la fluidité énigmatique de son assistante, sorte de Musidora du patin (Mireille Perrier), l'assurance costaud de l'interprète nordique en tutu contre les premiers pas improbables de la productrice évaporée (Marie-France Pisier, surréelle), et, plus généralement, l'armada homogène des hockeyeurs lituaniens contre l'assemblage de l'équipe de tournage, hétéroclite, cosmopolite, donc comique. C'est même le principal ressort du film, là d'où il tire sa dynamique : la gestuelle burlesque son rythme, sa dimension physique, la mécanique des corps, que Jean-Philippe Toussaint ne maîtrise pas suffisamment pour susciter l'éclat de rire, vient se greffer sur un comique plus cérébral, celui que procure la vision contrastée d'une galerie de personnages tous plus ou moins givrés. La prime, sur ce terrain, revient incontestablement au directeur de la

patinoire, un dénommé Taquin (Jean-Pierre Cassel, soufflant), ex-champion olympique confit dans le souvenir de ses exploits. Le numéro des baguettes chinoises autre clin d'oeil, à la danse des petits pains de Chaplin, cette fois est une des trouvailles, mi-ridicules mi-poétiques, qui donnent à ce film son charme insolite. On guette la chute, elle arrive, et elle déçoit. Comme si, justement, « l'élan brisé » faisait irrémédiablement partie du projet de Jean-Philippe Toussaint. Comme si la tranquille ironie qu'il déployait contre son alter ego un metteur en scène qui théorise à tout va, cite Bresson, et confie à son acteur hollywoodien sa « pudeur qui le contraint à se protéger derrière des formes très élaborées » se retournait contre lui. La Patinoire est une jolie forme, plutôt bien élaborée. On est content d'y avoir fait un petit tour, on en ressort ragaillardi. Dehors, le monde ne s'est pas arrêté de mal tourner - Vincent Remy (1)
L'expression est de Petr Král dans Les Burlesques ou Parade des somnambules (éd. Stock).

Vincent Remy

Télérama, Samedi 08 mai 1999

